

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre V. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

MON cœur saigne pour elle. Je me serois regardée comme entièrement inexcusable, si j'avois profité de votre obligeante dispense, & si j'étois venuë à Londres pour trois mois entiers, sans lui répéter de bouche, les assurances de mon amitié, & du tendre intérêt que je prens à son état. Quel mérite sa patience n'ajoute-t-elle pas à ses autres qualités! Que son malheur me la rend chère! Si jamais le ciel m'afflige, je le prie de me donner cette patience aimable & presque méritoire qu'elle montre dans ses souffrances.

FAITES à mes Cousins Holles, & à tous mes autres Parens, mes amis, mes connoissances, les complimens empressez de

Votre HARRIET BYRON.



LETTRE V.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Janv. 25.

Vous me rejouissez bien, ma chère, en m'apprenant les espérances que le Docteur Mitchell vous donne au sujet de notre Nancy. Veuille le ciel exaucer nos prières continuelles pour son rétablissement!

MA Tante Selby, & vous, au nom de tous mes Parens, m'avez recommandé trois choses à mon départ. La première, de vous écrire souvent, très-souvent. Cette recommandation
n'é-

n'étoit pas nécessaire : mon cœur est avec vous, & les bonnes nouvelles que vous me donnez de la santé de ma Grand-Mama, & de Nancy, ont mis ce cœur bien au large. Votre seconde recommandation, c'est que je vous donne une description de la personne, & du caractère de ceux avec qui j'aurai vraisemblablement à vivre dans cette grande ville. Et enfin, outre le compte général que je dois vous rendre des visites que je fais & que je reçois, vous voulez que je vous informe des commencemens même de toutes les poursuites qu'on pourroit faire auprès de la fille que vous aimez tant, pendant cette excursion en ville ; & elle doit même vous instruire des hommages qu'on lui rendroit dans le silence, ce sont vos termes.

Vous souvenez-vous de ce que mon Oncle Selby répondit à cela ? Oûi bien, moi, & je veux le répéter pour montrer que je n'oublierai pas ses corrections & ses avis.

La vanité du sexe, dit-il, ne laissera pas échaper ces sortes de choses à notre Harriet. Les femmes se mettent si fort à tous les jours dans les promenades publiques, dans la ville & aux environs, qu'on est plus curieux des nouveaux visages que des plus beaux même qu'on voit tous les jours. Harriet a un teint naturel, elle attirera l'attention comme novice : mais pourquoi lui remplir la tête d'espérances de conquêtes ? Les femmes, continua-t-il, s'offrent elles-mêmes, dans les promenades, dans les ruës, comme à un marché. Parce que trois ou quatre nigauds campagnards en agissent avec elle comme ceux qui, dans une aucion, haus-

sent

sent le prix les uns au dessus des autres au de-là de la valeur ; vous croyez qu'elle ne pourra pas mettre le pied hors de la porte , sans accroître le nombre de ses adorateurs.

MON Oncle prétendoit ensuite que je n'aurois pas la tête assez bonne pour résister à la suffisance que la prévention de mes autres Pères devoit m'inspirer.

IL est vrai, ma chère Lucy, que nous autres, jeunes femmes, ne sommes que trop portées à nous plaire à cette prétendue admiration de l'autre sexe pour nous. Mais j'ai toujours travaillé à étouffer une vanité aussi folle , par ces considérations ; que la flatterie est le vice des hommes ; qu'ils cherchent à nous élever, pour nous mieux abaisser, & à dessein de s'élever eux-mêmes sur les ruines de l'orgueil qu'ils espèrent de nous trouver, ou de nous inspirer ; que comme l'humilité est plus brillante dans une haute condition, c'est aussi aux femmes les plus flattées, qu'elle sied le mieux ; que celle qui s'enfle de louanges que les hommes donnent aux prétendues beautés de sa figure, répond à leurs desseins sur elle ; & semble avouer qu'elle fait sa principale affaire , d'attirer par là leur admiration. Et qu'est-ce qui peut plus que cela leur donner de l'importance & diminuer la nôtre ? Car les femmes n'ont-elles pas des ames comme les hommes, des ames capables des plus nobles perfections, comme les leurs ? Ne doivent-elles donc pas donner leurs plus grands soins à cultiver les beautés de leur ame, & faire beaucoup moins de cas de celles du corps ? La fleur de la beauté ne dure qu'un
pe-

petit nombre d'années: une femme ne cherchera-t-elle point à acquérir les perfections qui la distingueront dans un âge avancé? Par là elle se rendra aussi sage, aussi respectable que ma Grand-Mère; c'est un exemple pour nous, ma chère Lucy: qui est plus aimé, plus respecté par les Vieux, & par les Jeunes, que ma Grand-Mère Shirley?

Pour répondre à la seconde demande que l'on m'a faite, je vais vous faire le portrait de quelques jeunes Dames & Messieurs, qui sont venus faire compliment à mes Cousins sur leur arrivée.

La première fut Miss Allestree, fille de Mr. John Allestree. Elle est fort jolie, & fort gentille, elle a un air ouvert & aisé: je crois que je l'aimerai.

Miss Bramber fut la seconde. Elle n'est pas aussi jolie, mais elle a quelque chose de fort agréable dans l'air & dans la figure. Elle parle un peu trop, je crois.

C'étoit une des règles de mon Grand-Père, qu'il ne faut pas entamer des sujets à propos de rien, comme si l'on vouloit faire parade de savoir, ou qu'on aimât à babiller: mais la franchise & la complaisance, disoit-il, demandent que nous parlions à cœur ouvert, quand nous y sommes appelées, & qu'on nous demande notre sentiment sur quelque chose.

Miss Bramber avoit trop d'empressement à parler. Elle avoit même en se raillant, l'air de chercher quelque chose à dire, quoiqu'elle eut épuisé deux ou trois sujets. Je suis d'autant plus portée à l'accuser de ce défaut, que Mr. ni M^{rs}.

Reeves ne m'en ont point parlé comme d'une chose extraordinaire, ce qu'ils auroient fait vraisemblablement si ce n'étoit pas sa coutume. Il se peut cependant que le plaisir de voir ses amis nouvellement arrivés, a delié sa langue. En ce cas, je vous demande pardon, charmante Miss Bramber!

Miss Sally, sa Sœur cadette, est fort aimable & fort modeste; un peu humiliée, à ce qu'il semble, par la vivacité de sa Sœur, plus âgée de six ou sept ans; Miss Bramber paroît regarder sa Sœur, comme elle faisoit, il y a deux ou trois ans; que c'étoit encore une petite fille, car elle n'a pas plus de dix-sept ans.

Ce qui me confirma dans cette idée, c'est qu'elle étoit beaucoup plus à son aise quand sa Sœur aînée n'y étoit pas; & que sa jolie bouche se refermoit d'abord, quand celle-ci rentroit. L'aînée en la nommant disoit toujours *la petite fille*, avec un ton d'aînée, au lieu que l'autre disoit *ma Sœur*, avec un air de respect.

Voilà les Dames. Les Cavaliers qui vinrent avec elles, étoient Mr. Barnet, Neveu de Lady Allestree, & Mr. Somner.

Mr. Somner est un jeune homme marié depuis peu, fort affecté, & fort entêté de son mérite. Je dis à M^e. Reeves, quand il fut parti, que je le croyois fort amoureux de sa personne: elle en convint. Cependant il n'en a pas grand sujet; il n'a rien d'extraordinaire; bien loin de là, quoiqu'il soit fort joliment habillé. Sa femme étoit une jeune veuve fort riche; & jusqu'à ce qu'elle le rendit suffisant, en prenant de l'amour pour lui, il avoit passé pour un

un

un jeune homme modeste, qui ne s'étoit pas trouvé plus de perfections, que les autres n'en voyoient chez lui: cela excusoit l'amour de la Dame. A présent il est grand parleur, libre, hardi; il pense du Sexe avec mépris, & ce qu'il y a de pire, n'en a pas plus d'estime pour sa femme, malgré la présence qu'elle lui a donnée.

Il eut beaucoup d'attentions pour moi, de manière cependant à me faire penser que l'approbation d'un si bon juge ne me faisoit pas peu d'honneur.

Mr. Barnet est un jeune homme, qui, je crois, sera toujours jeune. Je le pris d'abord pour un imbecille. Il affectoit dans ses discours un ton sentencieux, & un air de réflexion, quoiqu'il ne dît que des choses fort triviales. Il y a une sorte de mérite à avoir assez de mémoire, pour répéter & appliquer passablement bien les pensées des autres. Mais quand il essayoit de n'archer seul, il disoit des choses qu'un homme, qui a le sens commun, ne peut dire. Je pron. ce donc hardiment sur son sujet. Cependant à en juger par l'extérieur, il peut passer pour un de nos jolis Cavaliers; car il s'habille fort proprement; & effectivement s'il a quelque goût, c'est dans ses habits; & il le savoit bien: aussi quand il parloit, ce n'étoit guères d'autre chose, & il vantoit différentes parties de son ajustement. Ce qui a achevé de le peindre dans mon esprit, c'est que aussi souvent que la conversation prenoit un tour sérieux, il se levoit, & chantoit entre ses dents un air Italien, où cependant il n'entendoit rien: mais il paroissoit charmé du son de sa voix.

Cet aimable Cavalier se rappella quelques complimens empoulés, & me les appliquant, il paroïsoit compter que j'en ferois fort glorieuse.

Il ne faut pas s'étonner que les hommes en général, aient de petites idées de notre sexe, s'ils croient que nous sommes assez folles pour entendre avec plaisir le vent de ces complimens tirés au hazard.

Miss Stevens nous fit visite après midi. Elle est Sœur du Colonel Stevens, homme de mérite. Elle paroît sensée & naturelle, elle a lu beaucoup, à ce que m'a dit ma Cousine; elle n'en fait pas cependant parade.

Miss Darlington vint avec elle. Elles sont parentes. Cette jeune Dame me paroît avoir beaucoup de goût pour la poésie. M^{re}. Reeves l'engagea à nous montrer trois échantillons de son talent. Mais comme elle n'a cédé qu'avec peine, ferai-je bien d'en parler? Je ne le dis qu'à vous, mes chers Parens. L'une de ces pièces étoit *sur la séparation de deux Amans*: elle est pleine de sentimens, & si tendre, qu'on voit bien que l'aimable auteur fait peindre les émotions innocentes qu'on peut éprouver en pareille occasion. Le second morceau est *sur le point du jour*, & le lever du soleil, sujet où elle a de l'avantage, car je la crois fort matineuse. Je lui en demandai une copie pour deux ou trois de mes Cousines, & pour me confirmer moi-même dans ma coutume. Elle le refusa modestement. La dernière pièce est *sur la mort d'une Linotte favorite*; elle est un peu trop pathétique pour le sujet; car si Miss Darlington venoit à perdre le plus cher de ses amis, je crois qu'elle

qu'elle auroit épuisé toute la matière dans cette pièce, qui est assez longue; & qu'elle devoit emprunter quelques-unes des images, sous lesquelles elle y peint sa douleur pour la perte de sa petite chanteuse. Je crois qu'il est fort difficile à de jeunes personnes de génie, de tenir leur imagination en bride. Une grande abondance d'esprits, & d'images qui se présentent en foule, les élève trop souvent au-dessus de leur matière; ils disent plutôt tout ce qui se peut dire, que ce qui convient sur leur sujet favori. C'est cependant une jolie pièce.

Jeudi matin.

Lady Betty Williams soupa avec nous le même soir. C'est une aimable femme, veuve d'un fort honnête homme, parent de Mr. Reeves. Elle considère beaucoup mon Cousin, & avec raison, elle le consulte dans toutes les affaires importantes. Elle paroît avoir environ quarante ans; elle a un fils, & une fille, mais tous deux élevés hors de la maison.

Je l'entendis avec quelque peine déclarer qu'elle se dispensoit des peines de l'éducation; & qu'elle avoit un plaisir que les filles élevées dans la maison, donnent rarement à leurs Mères: c'est que Miss Williams & elle se revoyoient & se quittoient toujours comme deux Amans.

Surement il y a quelque défaut dans le caractère de la Mère, ou dans la conduite de la fille: si c'est le dernier, je doute que cela se corrige, si elles ne se voient que rarement. Les Amans ne s'en imposent-ils pas l'un à l'autre?

Le fils a environ dix-sept ans, & sa Sœur

quinze: je comprends qu'elle est fort vive, & à ce qu'on craint, un peu trop résoluë. Faudra-t-il après cela s'étonner si dans peu d'années elle se choisit pour Mari, celui que Lady Betty choisiroit le dernier pour son Gendre. Quelle espérance une Mère peut-elle avoir d'influer sur le choix d'une fille, à qui elle se rend volontairement étrangère, & à qui son exemple ne peut servir que par ouï-dire.

Mais après tout, je crois entendre mon Oncle, mon Correcteur, qui me demande si Milady Betty ne peut pas avoir des raisons de sa conduite en ceci, meilleures que celles qu'elle m'en donne? Cela se peut, mon Oncle, & je l'espère. Mais j'aurois voulu qu'elle eût la complaisance d'alléguer ces meilleures raisons, puisqu'elle faisoit tant que d'en alléguer quelque une; & vous n'aurez pas été importuné des remarques impertinentes de votre arrogante Nièce.

Lady Betty eut la bonté de faire beaucoup d'attention à moi. Elle vouloit être de toutes mes parties de plaisir. Des personnes, disoit-elle, qui fréquentent les endroits publics, prennent beaucoup de plaisir à s'y trouver avec des Etrangers: leurs comparaisons justes, leurs nouvelles remarques, leur jolie admiration, les aimables passions qu'ils éprouvent dans l'occasion, l'amusoient toujours beaucoup; & elle étoit sûre, ajouta-t-elle, en se baissant civilement vers moi, qu'elle trouveroit tout à la fois du plaisir & de l'utilité dans mes remarques. Je fis une révérence sans répondre. Je n'aime pas chercher à refuser ces sortes de complimens: il semble par là qu'on les prend au sérieux, ou peut-être qu'on se les croit

croit d'us, & qu'on veut se les entendre répéter ou confirmer; & l'on peut cependant n'avoir pas toutes prêtes cette aimable confusion, & cette légère rougeur, que les femmes, dit malicieusement Mr. Greville, ont toujours à leur commandement, quand elles affectent de rejeter les loüanges qu'on leur donne.

Lady Betty eut la bonté de s'arrêter là, quoique les muscles de son visage montraient une disposition polie à insister, si je l'avois provoquée, en rejetant son compliment.

Ne suis-je pas une impertinente fille?

Oui je la suis, mais pour tout cela, je n'en aime pas moins Lady Betty. Elle doit me mener à un Bal masqué, à une Redoute; dans la saison à Ranelagh & à Vaux-hall; en attendant aux Bals, aux Assemblées, &c. Pour me mettre en état de paroître dans celles-ci, il faut que j'apprenne tous les jeux à la mode. Ma Grand-Mère auroit-elle pensé, il y a vingt ou trente ans, qu'elle entendroit dire un jour, qu'il falloit aux Maîtres de musique & de danse, ajouter un Maître de jeu, pour achever l'éducation des filles?

Lady Betty veut obligeamment diriger tous ces divertissemens. Ne répétez-vous pas à présent vos souhaits, ma chère Lucy, pour que je retourne vers vous avec un cœur sain; & ne craignez-vous point que je ne devienne une Dame du bel air? Pour le dernier article, je vais vous dire, quand vous pourrez me soupçonner. Lorsque vous trouverez que je préfère aux bonnes pièces de notre ami Shakespeare, les plus brillans de tous ces amusemens, ou l'O-

pera même, quoique j'aime beaucoup la musique; alors, ma chère Lucy, que votre cœur pâtisse pour votre Harriet; alors craignez qu'elle ne soit livrée à la frivolité, qu'elle ne soit prise par les yeux & par les oreilles, que son cœur ne soit infecté par le goût moderne, qu'elle ne prenne la passion du jeu, & que pour soutenir son extravagance, elle ne pense à punir quelque honnête homme, en l'épousant.

James a fait entendre à Selby qu'il souhaite de retourner à la maison de Selby: ainsi je ne lui ai pas acheté la nouvelle livrée que je lui destinois, en venant en ville. Je ne puis supporter un air fâché dans un Domestique; & comme il m'a avoué à moi-même, qu'il désire son retour, je lui ai promis de le lui accorder, dès que Mr. Reeves m'auroit procuré quelqu'un à sa place. C'est un Sot, mais j'espère que ma Tante ne le congédiera pas pour ceci. Peut-être que le Valet que je prendrai, ne se souciera pas d'aller à la campagne, ou que je n'en serai pas assez contente pour l'emmener. D'ailleurs James est un honnête garçon, & sa Mère seroit désolée, s'il étoit congédié de notre service.

Plusieurs Valets se sont déjà offerts; mais comme je crois que les Maîtres sont en quelque manière responsables pour leurs Domestiques, j'ai de la peine à choisir. Je ne suis pas de l'avis de ce grand homme, qui préférant quelquefois ceux qui ne le méritoient point, en donnoit cette raison de bonté; qu'il se plaisoit à être l'ami de ceux dont personne ne vouloit l'être. C'étoit pousser la bonté bien loin: à moins que ce ne fût pour se justifier lui-même d'avoir avancé